

le caractère. Un homme bouillant et emporté préfère la mort à la souffrance calme et patiente ; mais l'homme vraiment fort accepte son destin et conserve l'espérance.

Pourquoi le cœur de l'homme serait-il seul immuable, éternel dans ses affections ? Pourquoi se révolter contre la nature qui veut que tout périsse ? Quoi ! mon ami, il est donc possible que ton âme nourrisse toujours d'une seule pensée et que ton esprit succombe parce que ton cœur est malade ! Si tu as le courage de vivre, un jour tu trouveras dans la satisfaction de tes vœux, dans le sacrifice de ta personne au bonheur des autres, assez de jouissances pour aimer encore la vie, et, si tu es condamné à souffrir, du moins ce ne sera pas sans compensation et sans utilité.

Ah ! ce qui empêche d'être tout à fait malheureux, c'est de savoir que ses maux peuvent servir au bonheur et à l'expérience des autres hommes. Si tu ne veux plus vivre pour toi, vis au moins pour ceux qui auront besoin de savoir comment dompter la souffrance et retremper leur courage dans le malheur même, pour ceux qui auront besoin de savoir que la vie doit être un exemple et une leçon, non une possession, un métier.

Oublie-toi, si tu le veux, mais songe à l'humanité. Songe que depuis que tu as reçu le jour, tu as vécu sans cesse parmi les hommes, et qu'ils ont besoin tous de se fortifier entre eux, s'ils veulent pouvoir vivre. Dieu a voulu que nous ayons une intelligence et des sentiments pour comprendre nos maux et pour en souffrir ; mais l'intelligence et le sentiment nous orientent d'accord de ne pas nous borner seulement à nous-mêmes. Sache bien ceci : personne n'est heureux, et cependant tout le monde aime la vie ; elle a donc certaines jouissances qui l'emportent sur tous les maux possibles.

Quel est l'homme qui n'a pas eu dans le cours de sa vie une pensée dominante, un but suprême auxquels il a sacrifié tout ce qui pouvait lui assurer une vie tranquille et heureuse, auxquels il a consacré toutes ses inclinations, toutes ses énergies, toutes ses facultés ? Et, que serait aujourd'hui l'humanité si chacun de ces hommes se fût donné la mort pour n'avoir pas réussi ? Non, non ; l'homme en naissant était fait pour la lutte, car tout lui montrait un obstacle. Luttas dans son cœur, luttas dans sa pensée, luttas pour l'accomplissement du moindre de ses vœux. Dans son cœur était le foyer de l'amour ; mais dans son cerveau était le foyer de son immortelle grandeur. Dans son cerveau était le remède à toutes les passions, à tous les maux ; car l'homme, par la pensée, devait s'élever au-dessus de toutes les misères qui rattachent son cœur à la terre ; là étaient l'énergie, le travail, la foi, l'avenir. Dans le cœur il n'y a que faiblesse et découragement ; dans la pensée il y a l'espérance, la force et l'élévation.

Que serait donc notre œuvre ici-bas si tout se bornait à fléchir sous le premier sentiment qui envahit notre âme, ou devant les tristes déceptions des affections rompues ? A quoi servirait l'existence si l'on ne devait pas être plus fort que tous les maux et si le premier souffle devait tout emporter ? Il n'y aurait aucune dignité à vivre, et loin d'être les maîtres, nous serions les esclaves de la nature.

*
*
*

Avant de vouloir mourir, sache donc au moins ce que c'est que de vivre. Embrasse un instant l'immensité des choses de cet univers qui toutes se rattachent à l'homme ; vois ce que tu quittes en quittant la vie, et reporte ensuite ta pensée sur l'objet misérable qui égarait la raison ; tu rougiras de ta faiblesse. Écoute ! tu as vingt ans et tu as connu le bonheur ; il est donc possible pour toi ! Ton cœur s'est brisé ; mais lorsque tu étais heureux, tu ne concevais pas que ton bonheur pût finir. Aujourd'hui tu souffres, et tu ne veux pas

croire que ta souffrance cessera. L'homme étant le jouet des événements, l'espérance seule peut le rendre heureux. Avant d'y renoncer, demande-toi donc s'il est des choses éternelles ici-bas, et si la cause de ton malheur présent ne sera pas celle de ton bonheur futur.

Tu désires ce qui est éternel. Eh bien ! vis pour savoir que tes affections ne le sont point. Vis pour souffrir, puisque c'est là ta condition ; plus tard tu trouveras que la souffrance est un bien. Si l'homme était fait pour être heureux, il croupirait dans l'oisiveté et laisserait la fortune se charger de son bonheur ; tout végéterait et l'existence elle-même perdrait de son prix à cause du peu de cas qu'on en ferait. Le bonheur qu'on ne peut apprécier lasse et tourmente ; mais le bien qu'on sait tirer, même de ses maux, est ce qui fait le mérite, la force et la consolation du sage.

ARTHUR BUIES.

UNE RESSEMBLANCE.

Elles étaient vraiment gentilles avec leur jeune frimousse riante et leurs cheveux tombant sur des yeux où le plaisir mettait des lueurs d'aurore ; quinze à vingt ans toutes les cinq.

Mais Claire était la plus charmante avec sa fine taille, ses hanches développées, et ses troublants yeux noirs : grasse et blanche, une bouche qui crevait comme une cerise mûre, des cheveux châtains, roux par places, volant à la diable autour de toute cette chair fraîche.

Nous étions là, un tas de gamins et de gamines, chez ma tante ; nous remplissions le jardin de nos cris, mettant à sec le verger, à la grande indignation du jardinier. Mais ma tante était l'indulgence même, et lorsqu'elle voyait ses espaliers ravagés, elle me menaçait du doigt en disant : C'est encore Frédéric qui aura fait le galant auprès de ces demoiselles.

Pourtant, j'étais le plus raisonnable, je venais d'avoir vingt ans ! Je me trouvais si heureux auprès de ces jolies filles aux mouvements sincères, aux rires perlés, comme des sons de flûte, aux gestes souples de jeunes chattes : les jupes restaient accrochées aux branches, les fourmis couraient sur les petits pieds chaussés ; et toujours les appellations câlines, les rires montant en fusées, et cet enivrement fou de la jeunesse qui a du soleil et de l'air pur !

J'étais amoureux de Claire, cela va sans dire, oh ! mais là amoureux à en perdre l'esprit ; je lui faisais des vers que je lui glissais pendant le colimaillard ; elle me répondait en prose, me conjurant d'être raisonnable, de ne rien presser ; son père ne consentirait peut-être pas tout de suite à notre mariage. Mais je jurai à ma bien-aimée de faire fortune dans le plus bref délai ; elle m'assura qu'elle m'attendrait.

Un jour, j'étais dans le verger avec Claire ; quelle joie, seuls tous les deux ! je lui disais toutes les tendresses imaginables, et elle m'avait abandonné sa main, que je couvrais de baisers.

Mais soudain elle jeta une exclamation.

— Oh ! Frédéric, la belle pomme ! Si nous la mangions ?

Vite, je cueillis le fruit et le lui apportait. Elle le mangea délicieusement.

Je me précipitai sur ses petites mains divines, et elle me barbouillait les lèvres, rougissant et riant à la fois.

Mais, à côté de nous, une exclamation furieuse ; nous nous retournons : Claire devient pâle comme mort, moi je perds contenance et je balbutie des mots inintelligibles, et le père, le terrible père de celle que j'aimais la prend par le bras et, d'une voix étonnante :

— Ce soir, mademoiselle, ce soir même vous retourneriez au couvent !

Puis, se tournant de mon côté :

— Quant à vous, monsieur, je vais immédiatement prévenir madame votre tante de ce qui se passe chez elle, elle sera édifiée !

Que vous dirai-je encore ? J'eus beau supplier cet homme inexorable, lui demander la main de Claire, il ne voulut rien entendre ; comme il l'avait dit, il l'emmena le soir même, malgré les larmes de ma bien-aimée que je ne ne revis même pas avant son départ. Ma tante, qui avait grand-peine à ne pas pouffer de rire lorsqu'on lui parlait du scandale du verger, me renvoya au collège en m'appelant : Faublas !

Quelque temps après, j'appris que Claire, malheureuse et innocente victime, avait été traînée à l'autel et livrée à un grossier mais riche maître de forges. Moi, la mort dans l'âme, je passai mon droit et je devins avocat.

Le souvenir de Claire roula tout au fond de mon cœur, mais il y resta. Longtemps elle m'apparut avec ses jolis yeux pailletés d'or, et cette taille souple qui ondulait si voluptueuse.

Ce souvenir d'enfant était la poésie de ma vie, je le respirais comme une fleur fanée portée par un être cher et disparu, et parfois je me surpris les yeux humides, quand j'entendais dans la rue ou dans un salon prononcer le nom de Claire.

Les années fuyaient, vingt ans s'étaient écoulés depuis l'idylle du verger lorsque, poussé par ma famille et par mes amis, je demandai la main d'une jeune fille, jolie et riche ; elle s'appelait Emilie et ressemblait un peu à Claire. Je fus agréé et l'on fixa le mariage à six semaines.

Quelques jours après je rencontrai dans les chars un couple bruyant et burlesque ; une dame énorme, qui avait toutes les peines du monde à enjamber le marchepied, était poussée par un homme, lui criant en riant : Hue donc, encore un peu de courage !

Elle vint tomber lourdement sur les coussins ; des cheveux grisonnants encadraient une grosse figure rouge d'où sortaient des yeux qui avaient peine à se frayer un passage dans toute cette graisse ; elle riait de bon cœur, montrant ses dents encore blanches.

Je continuais à lire mon journal, jetant les yeux de temps à autre sur les personnages burlesques que j'avais en face de moi.

Je fus arraché à ma rêverie par un formidable éclat de rire poussé par la grosse voyageuse ; elle me regardait, lançait des oh et des ah, et riait de plus belle.

Je rougis de colère, et j'allais lui demander ce qu'elle trouvait de si drôle en ma personne, lorsqu'elle s'écria, riant toujours :

— Quoi, monsieur Frédéric, vous ne me reconnaissez pas ?

— Pardon, madame, répondis-je étonné, mais je n'ai pas l'honneur...

— Mais je suis Claire, la petite Claire dont vous avez demandé la main !

La foudre en tombant dans le char ne m'eût pas plus étonné : je pâlis, je perdis contenance ; il me semblait que ma tête et mon cœur allaient éclater.

— Oui, dit-elle, s'apercevant de mon trouble, je suis un peu changée, engraisée, n'est-ce pas ?

Je comprenais qu'on venait de me déchirer l'âme, ma chimère s'envolait poussant des sanglots auxquels répondait la joie de ces grotesques ; il me semblait que je voyais des faux nez à toutes les fleurs de mon passé, l'idylle exquise sombrait dans le ridicule.

Emilie ressemblait à Claire ! Dans vingt-cinq ans je me voyais, petit vieux tout cassé, traîner sur les chemins de fer une femme en forme de boule comme était Claire. J'étais désenchanté. Le mariage était rompu.

FAUBLAS.